

## LE SACRÉ DANS LES RÉCITS D'ENFANCE DE MARGUERITE YOURCENAR

par Camille C. M. Van WOERKUM (Geldrop)

Existe-t-il un lien entre le sacré et l'autobiographie chez Marguerite Yourcenar ? Pour essayer de répondre à cette question, je me propose, d'abord, de cerner la conception yourcenarienne du "moi", ensuite, d'inventorier le sacré dans les récits d'enfance dans *Quoi ? L'Eternité*, pour conclure avec quelques modestes observations.

Le "moi", tel que Marguerite Yourcenar le définit dans les *Entretiens radiophoniques* et dans *Les Yeux ouverts*, se compose de deux paradigmes opposés.

D'abord, il y a le paradigme de l'inconsistance. Le "moi" est assujéti, d'une part, à des influences extérieures incontrôlables, c'est-à-dire situations, circonstances, milieu, et, d'autre part, à des données personnelles comme les sensations, émotions, souvenirs, l'influence héréditaire, l'instinct, ou "d'autres voies plus inexplorées" (YO, p. 217)<sup>[1]</sup>.

Le paradigme de la consistance du "moi" se décline premièrement en un réceptacle de valeurs éternelles (YO, p. 329), deuxièmement, en un être agissant et évaluant dans la lumière de ces valeurs (cf. YO, p. 227), cherchant des constantes, des manifestations précoces de ce "noyau solide", cette "entité presque inaltérable qui s'oppose au reste du monde et résiste aux circonstances" <sup>[2]</sup>.

De cette interrogation sur le "moi" dans les paratextes se dégagent déjà le sujet et l'objet de l'écriture autobiographique *stricto sensu* :

1. le "je" narrateur-focalisateur, sujet de l'énonciation qui coïncide avec l'instance agissante et évaluante et

2. le "je" narré-focalisé, sujet de l'énoncé, à la fois réceptable et à la merci des influences extérieures et de l'inconsistance intérieure.

Dans *Les Yeux ouverts* Marguerite Yourcenar ne cesse de relativiser le "moi" comme le sujet d'une éventuelle entreprise autobiographique. Ce

[1] Marguerite Yourcenar, *Les Yeux ouverts*, entretiens avec Matthieu Galey, Paris, Le Centurion, coll. "Les Interviews", 1980 (abrégé par YO).

[2] P. de ROSBO, *Entretiens radiophoniques avec Marguerite Yourcenar*, Paris, Mercure de France, 1972, p. 72.

qui est insignifiant pour le récit, c'est le "moi" "qui change, passe, [se] transforme" (YO, p. 241), donc le "moi" classique du genre autobiographique d'après la définition de Lejeune [3]. Ce "moi" est également relativisé face au monde environnant : "la prise de conscience du monde par un enfant est certes importante mais doit rester à sa juste place dans une certaine perspective" (YO, p. 228). Enfin le "je" narré est entièrement effacé du moment qu'il s'agit "de rapports humains durables ou brefs, [...] qui véritablement import[ent]" (YO, p. 246, note 1). Le paratexte yourcenarien, ici au sommet de sa fonction herméneutique, détourne à l'avance tout regard, intéressé ou importun, des aléas de sa vie personnelle. Mais en même temps, cela peut impliquer une mainmise considérable sur l'action rétrospective et par cela même un frein au besoin de chaque autobiographe, voire de chaque être humain, de se raconter, de se révéler ou de se justifier.

Là où Marguerite Yourcenar consent enfin à parler de sa petite enfance, ce paratexte avertit pareillement le lecteur. "J'ai quelques souvenirs d'enfance qui m'importent parce qu'ils me paraissent beaux" (YO, p. 227). *Quoi ? L'Eternité* sera entre autres "une étude sur l'enfance" (YO, p. 228). Ces remarques dénotent une distance critique et une méfiance envers la qualité du souvenir, source principale de la rétrospectivité. Dans un important discours para- et métatextuel, le souvenir est qualifié de fragmentaire, de faux, de douteux et de difficilement repérable, bref, faisant partie du paradigme de l'inconsistance.

Dans de telles conditions, partant de telles prémisses réductrices, parler d'une chose aussi intime, personnelle que l'expérience précoce du sacré, semble presque une impossibilité, si ce n'est que le sacré, dans les paratextes, fait justement partie de l'autre paradigme, celui de la consistance. Le "je" narré est ici noyau solide, résistant aux circonstances et réceptacle, médium à travers lequel passent les "courants" et les "vibrations" (YO, p. 329). Le "je" narrateur fait partie du même schéma en étant instance évaluante scrutant les grandes lignes de la vie, les constantes, visibles à la vieillesse, mais censées être présentes dès l'enfance.

Voyons maintenant comment le sacré est défini par la narratrice de *Quoi ? L'Eternité*.

Prenons comme point de départ la définition du sacré tel que le donne le *Robert*. Le sacré est ce "qui appartient à un domaine séparé, interdit et inviolable (au contraire de ce qui est profane) et fait l'objet d'un

---

[3] Ph. LEJEUNE, *Le Pacte autobiographique*, Paris, éd. du Seuil, 1975, p. 14.

*Le sacré dans les récits d'enfance de Marguerite Yourcenar*

sentiment de révérence plus ou moins religieux". Ensuite, selon la définition de Caillois dans son livre *L'Homme et le Sacré* [4], "le sacré appartient comme une propriété stable ou éphémère à certaines choses, (les instruments du culte), à certains êtres (le roi, le prêtre), à certains espaces (le temple, l'église, le haut lieu), à certains temps (le dimanche, le jour de Pâques, de Noël etc.)". Trois éléments sont à distinguer ici : d'abord, le monde sacré proprement dit, deuxièmement, les personnes et les choses qui relient à ce monde au moyen de gestes, de rites, et troisièmement, l'attitude à observer : révérence, respect, terreur, ou soumission.

Dans plusieurs religions, le sacré peut en outre inclure un être supérieur, doué de pouvoirs sur l'homme et d'attributs particuliers, comme c'est le cas dans la religion judéo-chrétienne. Prenons comme point de départ ces définitions pour notre inventaire du sacré dans les récits d'enfance dans *Quoi ? L'Éternité*.

Dans *Les Yeux ouverts*, Marguerite Yourcenar définit le sacré comme "l'immense invisible et [...] l'immense incompréhensible qui nous entoure"(YO, p. 41) et comme un monde "radio-actif"(YO, p. 35), "très fort"(ibid.) et "intérieur"(ibid.), donc comme un monde qui agit et qui implique.

Dans le même paratexte, Marguerite Yourcenar refuse le "Dieu Père Fouettard" ou "Père Noël" en même temps que les dogmes de la Justice ou de la Bonté divines (YO, p. 265). Déjà s'esquisse ici l'opposition fondamentale entre le sacré, lié à une vision du monde traditionnelle, bourgeoise, relatée au monde extérieur et donc au paradigme de l'inconsistance, d'une part, et le sacré, relevant du domaine de l'a-spatial, de l'a-temporel, de l'énergie primordiale, d'autre part, et qui est inné, englobant, intégrant.

Cette opposition de base se prolonge dans *Quoi ? L'Éternité*, d'abord au niveau de la conception de "Dieu", ensuite dans le domaine des choses, des êtres vivants et des gestes, enfin pour ce qui est de l'attitude à observer face au sacré. Sans vouloir être exhaustif, je voudrais illustrer cette hypothèse au moyen de quelques exemples pertinents.

Ainsi, la notion traditionnelle du "Bon Dieu" est doublement rejetée. Premièrement par l'enfant qui refuse l'image d'un Dieu comme un "vieil

---

[4] R. CAILLOIS, *L'Homme et le Sacré*, Paris, Gallimard, coll. Folio/Essais, 1950, p.24.

homme méfiant et barbu" (QE, p. 211) <sup>[5]</sup> qui punit ou récompense. La narratrice renchérit en opposant à cette vision sa conception de Dieu comme "quelque chose qu'on peut aussi bien nommer divin en tout qu'en [soi]-même" (QE, p. 211), et comme "une manifestation comme une autre entre le Rien et le Tout" (*ibid.*). Cette conception syncrétique, intégrante, associe le "je" – narré au jeune Siddharta confronté dès sa petite enfance avec la maladie et la mort, aux enfants japonais, "entouré[s] de huit millions de *Kami*" et aux enfants gallo-romains "sensibles à la puissance anonyme des bois et des sources" (QE, p. 211). L'enfant Marguerite, par contre, est obligée à l'hypocrisie : "je n'y croyais un peu que comme on croit au Père Noël, parce qu'il faut faire semblant" (*ibid.*). L'influence extérieure est ressentie comme une imposture, comme une infraction. On a l'impression que la narratrice, en remblayant tout de suite cette brève remarque par un commentaire, n'a pas voulu trop y insister.

La vision englobante du sacré, dans laquelle l'enfant a une place intégrante, est en revanche liée par la narratrice aux éléments naturels : au règne minéral, végétal et animal. La notion de l'immensité, de l'atemporalité et de la force du sacré est ainsi reliée à la mer et la plage de Scheveningue (QE, p. 125).

L'air est représenté par le vent qui nettoie toute la plage à l'automne, tandis que la terre est symbolisée par le sable qui sourd par les orteils des enfants.

De même, les trois règnes sont associés au divin. Le règne minéral, est symbolisé par le "cailloutis" qui relie la grotte du Mont-noir aux "petits mithraeums" où "[l]es troupiers de la Légion [...] venaient prier le dieu né du rocher" (QE, p. 214). Le règne végétal est représenté par le bois qui est "un pays de fées" pour l'enfant. En plus, il est associé aux dieux d'amour par les graines dans la crèche de Noël qu'on laisse germer comme les "antiques jardins d'Adonis" (QE, p. 212).

Le règne animal reçoit le plus d'épithètes divines : les cerfs sont "d'autres dieux menacés" (QE, p. 204), les lapins sont des "dieux" (QE, pp. 204-205), les dauphins sont appelés des "détés marines" (QE, p. 267). Dans le traitement du sacré et du divin dans le récit, on constate donc deux mouvements opposés : premièrement, la déconstruction voire la désacralisation de l'image de l'Être supérieur, héritage de l'idéologie bourgeoise réduite textuellement à l'anonymat du sujet "on", deuxièmement, la reconstruction, et par là la re-sacralisation voire la

[5] Marguerite Yourcenar, *Quoi ? L'Éternité*, Paris, Gallimard, 1988 (abrégé par QE).

## *Le sacré dans les récits d'enfance de Marguerite Yourcenar*

déification des trois règnes, opérée par la narratrice au moyen de qualificatifs valorisants.

L'acteur de cette valorisation dans l'histoire, c'est bien l'enfant. Car si l'inconscience détermine encore les rapports de l'enfant avec la plage et la mer de Scheveningue, donc avec le règne minéral, ceux avec le règne végétal deviennent des prises de position ouvertes. "Je voudrais que mes fleurs soient seulement des fleurs" (QE, p. 203). L'enfant "s'inquiétait un peu qu'on dérangeât le sommeil des lapins" (QE, p. 204). Ces prises de position rendent compte d'une sagesse précoce : "Je savais déjà que les dieux nous savent gré de ne pas déranger leurs jeux" (QE, p. 205), sagesse qui se transforme en règle de vie : "J'avais repoussé dès l'époque du sevrage tout élément carné" (*ibid.*). Dans cette sollicitude pour les animaux, l'enfant s'oppose à la brutalité du monde extérieur qui essaie d'imposer sa loi ("Vers l'âge de dix ans, j'appris à manger de la viande 'pour faire comme tout le monde'"), mais qui n'y réussit pas : "Quarante ans plus tard, [...] je repris le chemin suivi dans l'enfance"(QE, p. 205). Dans la lutte avec le monde inconsistant, le "noyau solide" l'emporte.

Cette opposition devient encore plus claire si l'on prend en compte le domaine du culte, des gestes et des rites. De nouveau, on constate le procédé de la désacralisation de pratiques religieuses traditionnelles en faveur d'une resacralisation de certains de ces images et rites. La désacralisation touche surtout le rite de la messe et la prière.

Ainsi, ce qui est considéré comme le plus sacré, la consécration et la communion, est associé au "geste sec du curé faisant tourner le calice pour s'assurer que tout avait été bien bu et bien rincé". Il rappelait à l'enfant le geste "des buveurs à la porte de l'estaminet" (QE, p. 208). Le geste sacré de l'agenouillement du curé est réduit à néant par la vue pour l'enfant de "ses grosses semelles cloutées" (QE, p. 208). Aux yeux des villageoises le ministre du culte mérite "à peu près autant de considération et de confiance [que le] facteur rural" (QE, p. 214).

La messe est également le lieu de la séparation sociale et de l'interdit. Le "banc du Seigneur"(QE, p. 208) dans l'église de Saint-Jans-Cappel signifie la distance avec les autres humains. La vue de l'hostie pourrait entraîner la "mort subite"(*ibid.*). Le quartier de pomme (comment ne pas penser à Eve?), mangé avant la communion par la petite Marguerite provoque une peur bleue chez le curé.

De même, la prière est désacralisée. L'Ave Maria, que la narratrice se rappelle encore mot pour mot, est privé de son contenu idéologique. Elle ne s'en sert que "mécaniquement pour mesurer le temps" (QE, p. 207), ou bien elle récite cette prière "en plusieurs langues, et en changeant souvent le nom de l'entité symbolique à laquelle elle est adressée". Le nom de

Marie est remplacé par celui de Kwannon, Shechinah et Aphrodite, représentant la compassion, la bienveillance divine et l'amour.

Mais la messe désacralisée trouve parallèlement son pendant yourcenarien. Si l'enfant Marguerite n'est pas touchée par le rite eucharistique, elle l'est beaucoup plus par la Semaine Sainte et surtout par l'effigie du Christ mort "aperçue çà et là dans des églises de Flandre", devant laquelle "tout s'effaçait" (QE, p. 213), et dont Yourcenar parle déjà dans *Les Yeux ouverts* comme d'une expérience qui se perpétue (YO, p. 38). Dans cette sculpture deviennent visibles la mort, la solitude, mais aussi la sensualité, qui est incluse au sacré : "c'est devant l'une de ces images que j'ai ressenti pour la première fois le curieux mélange de la sensualité qui s'ignore, de la pitié, du sens du sacré" (QE, p. 213). Et la narratrice d'établir le lien avec "la chaude nuit d'amour du Jeudi au Vendredi Saint" dans *Anna, soror...* Ce qui, dans le catholicisme traditionnel se trouve à l'opposé du sacré, c'est-à-dire la sensualité, la sexualité du corps humain, est associé à une expérience de l'enfant Marguerite qu'on peut encore une fois qualifier d'intégrante. Ici, elle fusionne la pitié devant tous les êtres vivants, le sens du sacré, et finalement le respect devant le corps siège de la sexualité comme de la mort. L'Homme-Dieu y est introduit dans son humanité la plus totale, ce qui ne se fait qu'après la négation de son caractère divin traditionnel signifiée par la déconstruction du rite de la messe.

Mais revenons à la sensation ressentie devant l'effigie du Christ "tragiquement mort et seul". Le mot "tragiquement" renvoie à la Passion, où Jésus meurt victime d'un monde extérieur qui ne le comprend pas. Cet adjectif pourrait être considéré comme une clé de voûte puisqu'il va relier l'axe paradigmatique du sacré tel que nous l'avons esquissé, à l'axe syntagmatique de l'histoire contemporaine, importante aux yeux de Yourcenar puisqu'elle justifie la substitution pour le *Labyrinthe du Monde* de la rubrique "Essais et Mémoires" à "Essais et Autobiographie".

Je voudrais illustrer ce processus au moyen de deux fragments, concernant tous les deux la première guerre mondiale.

Lors de la fuite de Marguerite et de Michel pour l'Angleterre sur un paquebot, Marguerite aperçoit une école de dauphins, nageant librement dans la mer, tandis que les fuyards sur le navire doivent subir les séquelles de la guerre. C'est le langage religieux qui place ce passage dans le contexte du sacré. Ainsi, les dauphins sont associés au paradis terrestre, leur nombre est douze, comme celui des apôtres, et leur apparition est une "épiphane sans ombre" (QE, p. 267). Les hommes par contre se trouvent sur une "misérable arche humaine" (*ibid.*). Ici, les rôles

*Le sacré dans les récits d'enfance de Marguerite Yourcenar*

sont inversés : les humains dans l'arche sont les victimes d'une destruction qu'ils ont eux-mêmes causée, tandis que le monde sacré, lui, se révèle à l'extérieur de l'arche, dans l'a-temporalité du règne animal divinisé.

Dans l'autre passage, la narratrice commente les photos de la destruction du Mont-Noir. Les grands "sapins étêtés, ébranchés" étaient "tragiquement beaux" (QE p. 287). Ils semblaient "à la fois des martyrs et leur propre croix" (*ibid.*). Outre les hommes, c'est tout le règne végétal et animal qui devient victime et qui est associé, par les épithètes religieuses, à l'image du Christ souffrant.

Dans deux passages, la narratrice met l'enfant Marguerite également au rang des victimes.

Le premier passage concerne la maladie et la mort de Trier, son chien. L'enfant aurait voulu dispenser de la douceur, de la compassion et de l'amour à la bête mourante. Mais elle n'y était pas autorisée par ses bonnes, ce qu'elle a ressenti comme une trahison : "l'enfance est lâche" (QE, p. 225). Ici, contrairement à l'épisode du refus de la viande, nous voyons une Marguerite incapable de résister au monde des adultes. Le "noyau solide" qui "résiste aux circonstances" a bel et bien craqué.

L'émotion et l'indignation primaires surgissent également lors du licenciement de Barbe, sa bonne personnelle. Barbe représente pour l'enfant la découverte de la nudité du corps et de la "sexualité innée de l'enfance" (QE, p. 220). L'enfant a une confiance totale en Barbe, même si elle est laissée seule dans un cinéma ou un bordel. Mais Barbe est renvoyée et laisse l'enfant désemparée et seule, pleurant haut (QE, p.224). Là encore, elle se sent trahie par le monde extérieur, cette fois par son père.

Jésus trahi, les sapins du Mont Noir sacrifiés, le chien abandonné, l'enfant dédaigné, il n'est pas difficile de faire le rapprochement. Mais ce qui saute aux yeux, c'est le ton différent de ces deux passages par rapport aux autres fragments.

D'abord la sincérité dans l'évocation des sentiments directs : la chaleur humaine, la confiance, la pitié, la douleur. Ensuite, une absence de commentaires : la focalisation est presque entièrement déléguée au "je"- narré. Le souvenir, ailleurs objet de tant de méfiance, n'a aucune peine à resurgir, et enfin, il y a très peu d'effort d'embellissement stylistique. Partant de Lejeune, on peut qualifier ces passages d'essentiellement autobiographiques, puisqu'il s'agit ici de l'histoire d'une personnalité aux prises avec les influences extérieures, histoire dont l'authenticité est signifiée par un langage plus direct et moins poétique.

En même temps, on reconnaît le paradigme du sacré tel que nous l'avons déjà rencontré, c'est-à-dire se composant de sensualité (dans Barbe), de pitié (pour Trier), et de bienveillance (dans Barbe et dans l'enfant Marguerite), mais cette fois dépourvu de son entourage habituel de commentaires et de stylisation. Le paradigme antithétique est également présent dans l'intolérance envers Barbe, le mensonge de Michel, la dureté des bonnes et le coup de feu d'Alcide tuant le chien.

On est amené à se demander pourquoi Marguerite Yourcenar, ayant tant de réticences envers l'entreprise autobiographique, a inséré ces passages rendant compte d'expériences somme toute négatives comme le mensonge de Michel sur Barbe ou son manque d'intérêt pour l'enfant ainsi que pour Trier.

C'est que, dans mon hypothèse, son rôle de victime place l'enfant Marguerite, ensemble avec Jésus et le règne végétal et animal, dans une histoire sainte transformée que l'on pourrait résumer ainsi.

Elle débute avec l'Age d'Or, caractérisé par la symbiose des humains et des règnes et par l'inconscience ou un état qui se rapproche le plus de celle-ci. L'attitude correspondante est faite de respect, la langue est celle du silence ou du moins ne sert qu'à signifier l'éternité. Tel Egon et Jeanne qui passent une journée dans la forêt sans parler (QE, pp. 105-106) ou les Trappistes du Mont des Cats, respectant la règle du silence, (QE, pp. 15-16) ou les domestiques réduisant à des miettes des chansons qui portent un message idéologique (QE, p. 219).

Mais le tabou qui règne sur ce monde consistant, englobant, syncrétique, sacré, est violé par l'égoïsme et la bêtise humaines amenant la hiérarchie, la domination, l'exploitation, entraînant la guerre et la pollution. La langue va signifier le mensonge, l'imposture et ne sert qu'à construire des idéologies fausses.

C'est le monde sacré de la consistance, de l'éternité, qui devient la victime du monde extérieur inconsistant, temporel. Dans cette gigantesque tragédie, il n'y a de rédemption que la mort : celle de Jésus, des arbres, des animaux. Mais leur mort annonce la destruction de toute la planète, à moins qu'il y ait des gens qui essaient de renouer avec le monde sacré initial comme le font "ces conducteurs de groupes scolaires [qui signalent] avec respect des arbres vieux de soixante-quinze ans" (QE, p. 287). La solution réside dans le comportement moral, et dans l'éducation.

Sur le plan textuel, cette histoire sainte devient visible par la déconnection du langage religieux de son signifié traditionnel, pour être collé ensuite aux porteurs de sacré yourcenariens. Marguerite Yourcenar



*Le sacré dans les récits d'enfance de Marguerite Yourcenar*

suit ici l'opinion de Caillois pour qui tout peut devenir siège du sacré et être revêtu de prestige, comme tout peut en être dépossédé [6].

L'insertion de passages autobiographiques est ici fonctionnelle. Elle traduit la volonté de l'auteur d'intégrer son histoire personnelle à l'intérieur de cette histoire sainte. Le discours sur le souvenir, tantôt abondant, tantôt absent, indique déjà que le fait historique n'est pas recherché en soi, pour figurer dans une histoire individuelle d'une façon "plus ou moins disparate", comme le suggère la narratrice (QE, p. 226).

Pour Yourcenar, cette histoire n'a de sens qu'étant englobée dans une vision du monde qui la dépasse infiniment. En ce sens elle est la continuatrice des auteurs latins du Moyen-Age qui élargissaient l'histoire du salut jusqu'à leur naissance et leur enfance [7]. Tel Bède le Vénérable, à qui Marguerite Yourcenar consacre d'ailleurs un essai, qui structure sa vie et sa vocation d'auteur en fonction de leur place dans son *Historia Ecclesiastica gentis Anglorum* qui à son tour s'insère dans l'histoire divine [8]. De plus, en relatant leur vie, ces auteurs médiévaux se servaient de modèles de comportement, qui étaient en règle avec la volonté de Dieu, je veux dire les vies des saints [9].

Quelques arguments m'incitent à placer les écrits autobiographiques de Marguerite Yourcenar dans cette lignée. D'abord, le traitement des souvenirs personnels. Ceux-ci sont passés au crible du *nihil obstat*, pour que ne restent que les expériences pertinentes.

Ces expériences sont ensuite reliées à l' *Historia Sancta* yourcenarienne via le caractère de victime du "je" narré. En outre, le comportement moral de l'enfant est à l'unisson avec le monde sacré yourcenarien. Les "déjà" et "toujours" élargissent ce monde jusqu'à la petite enfance. La phrase "j'avais repoussé dès l'époque du sevrage tout élément carné" (QE, p. 205) fait penser à la description du Saint Nicolas bébé qui "prenait le sein une fois seulement [...] le mercredi et [...] le vendredi" [10].

---

[6] CAILLOIS, *op. cit.*, p. 25.

[7] H. HOFMAN, "Autobiografisch schrijven in de middeleeuwse Latijnse literatuur", dans : E. JONGENEEL (éd.), *Over de Autobiografie*, Utrecht, HES Uitgevers, 1989, p. 106.

[8] H. HOFMAN, *op. cit.*, p. 108, et BEDA VENERABILIS, *Historia Ecclesiastica gentis Anglorum*, éd. B. Colgrave - R.A.B. Mynors, Oxford, 1969, cité par Hofman.

[9] H. HOFMAN, *op. cit.*, p. 118.

[10] J. de VORAGINE, *La Légende dorée*, Paris, Garnier-Flammarion, 1967, p. 47.

Ces prises de position morales sont justifiées par la narratrice : “il y avait en moi, venu de je ne sais où, un besoin inné, non seulement de m’instruire, mais de m’améliorer, un souci passionné d’être chaque jour un peu meilleure qu’hier” (QE, p. 253), déclaration qui répond au titre d’un chapitre des *Yeux ouverts*, “Être des saints quand Dieu est mort” (YO, p. 261). Dans cette recherche hagiographique, Marguerite Yourcenar a trouvé un modèle : Jeanne de Reval qui lui “montr[ait] le chemin”. “D’autres exemples, plus émouvants que tous les conseils, me parvinrent plus tard” (QE, p. 253). Le modèle de la sainteté, Marguerite le trouve en Jeanne <sup>[11]</sup>. C’est une sainteté chaleureuse où fusionnent âme, cœur et corps. En elle se combinent le paradigme sacré de la pitié, de la bienveillance et de la sensualité. C’est elle ce “noyau solide”, cette “entité presque inaltérable” qui frappe par “une surprenante et tranquille liberté d’attitude” (QE, p. 254).

Mais si les auteurs médiévaux se contentaient de se référer aux vies des saints sans pour autant se profiler eux-mêmes comme modèles, il n’en est pas de même pour Yourcenar. Elle se doit d’être le premier actant de sa nouvelle vision du monde. Elle est obligée de se présenter comme *exemplum*, comme prophète indiquant sa voie du salut. Bref, elle ne peut qu’écrire sa propre hagiographie.

Dans le récit, la rencontre entre Jeanne et l’enfant Marguerite, tant espérée par celle-ci fut brève. “On m’éloigna. Je n’étais pas même triste. Il suffisait de savoir qu’elle était belle et toute bonne” (QE, p. 255). En face du modèle, la douleur de la séparation, une fois de plus causée par le monde extérieur hostile, n’est plus permise. L’autobiographie n’a pas de place dans une hagiographie.

[11] Cf. M. GOSLAR, “Le Labyrinthe du Monde ou quel eût été votre visage si vos parents ne se fussent pas rencontrés”, dans “Marguerite Yourcenar”, *Revue de l’Université de Bruxelles*, 1988/3-4, p. 96.